Gradhiva

Revue d'anthropologie et d'histoire des arts

31 | 2020

L'idéal du musicien et l'âpreté du monde

Rémi Labrusse, *Préhistoire : l'envers du temps*

Paris, Hazan, coll. « Beaux-Arts »

Michèle Coquet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/5223>

DOI : [10.4000/gradhiva.5223](https://doi.org/10.4000/gradhiva.5223)

ISSN : 1760-849X

Éditeur

Musée du quai Branly Jacques Chirac

Édition imprimée

Date de publication : 2 septembre 2020

Pagination : 172-174

ISBN : 978-2-35744-131-6

ISSN : 0764-8928

Référence électronique

Michèle Coquet, « Rémi Labrusse, *Préhistoire : l'envers du temps* », *Gradhiva* [En ligne], 31 | 2020, mis en ligne le 31 mars 2021, consulté le 01 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/5223> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/gradhiva.5223>

Ce document a été généré automatiquement le 1 avril 2021.

© musée du quai Branly

Rémi Labrusse, *Préhistoire : l'envers du temps*

Paris, Hazan, coll. « Beaux-Arts »

Michèle Coquet

RÉFÉRENCE

Rémi Labrusse, *Préhistoire : l'envers du temps*, Paris, Hazan, coll. « Beaux-Arts », 2019, 239 p.

- 1 *Préhistoire : l'envers du temps*¹, voici un titre ouvrant sur une aporie allant à l'encontre de l'expérience commune, celle du retournement de la flèche du temps. *L'envers du temps* condense en deux mots le postulat de Rémi Labrusse quant à la place de la préhistoire dans la modernité européenne, et les thèses philosophiques et historiques qui sont les siennes dans cet essai audacieux et érudit d'histoire culturelle et d'histoire de l'art : « Il y a dans l'invention de la préhistoire, au même titre qu'une attraction vers les abîmes du passé, une fascination pour les possibilités de retournement vital du paradigme historique en son contraire », déclare l'auteur dans son introduction (p. 10). Ces abîmes du passé, qui ont longtemps caractérisé la profondeur de la temporalité préhistorique, inobjectivable par le système des dates et des événements, et qui nous envoûtent encore, sont aussi ceux de l'inaccessible. Car les données de la préhistoire, nous dit l'auteur, ont longtemps incarné « l'échappée absolue du réel hors des cadres du temps spatialisé » (p. 11), et donc hors de l'histoire. Quelle est la place de la préhistoire dans le régime d'historicité moderne, à la fois comme discipline scientifique et objet fantasmé peuplant les imaginaires ? À quoi tente-t-on d'échapper en ce début du XXI^e siècle qui marquerait dans l'aventure humaine une *crise du temps* ? Notre rapport à ce dernier est structuré par l'époque dans laquelle on vit : que traduirait de notre relation au passé, au présent et au futur notre fascination actuelle pour la préhistoire, dont les prémisses remontent à la fin du XVIII^e et surtout au XIX^e siècle ?
- 2 « *L'envers du temps* » fait également écho à la pensée de Robert Smithson qui éclaire à son tour celle de Rémi Labrusse. Robert Smithson, l'auteur de la fameuse *Spiral Jetty* (1970), l'un des fondateurs du land art, fut un artiste qui produisit une œuvre critique, tant dans ses écrits que dans ses œuvres artistiques, à l'égard du progressisme « technophile » de penseurs qui lui étaient contemporains, à l'instar de Marshall MacLuhan. « Le futur n'existe pas, ou s'il existait, ce serait l'obsolète à l'envers. Le futur va toujours en arrière. Notre futur tend à être préhistorique », confiait-il en 1969 (p. 177). Et encore : « Le “ présent ” ne peut défendre les cultures d'Europe, ni même les civilisations primitives ou archaïques ; il lui faut, en revanche, explorer l'esprit pré- et post-historique ; il doit aller là où les futurs lointains rencontrent les passés lointains » (p. 179). Pour Robert Smithson, le monde déshumanisé par les machines se vivait comme d'emblée préhistorique (p. 185). Cette « conscience tragique européenne de l'“ultimité” », cette sensibilité aiguë à la finitude du monde humanisé sont partagées par Rémi Labrusse.
- 3 L'ouvrage comporte cent soixante planches qui viennent magnifiquement conforter son propos : premiers dessins de fossiles datés du XVII^e siècle, imagerie du XIX^e représentant la faune et la végétation de paysages antédiluviens, les premiers hommes, leurs modes de vie tels que l'on se les imaginait alors, et leurs productions – photographies d'œuvres paléolithiques et néolithiques –, et enfin les travaux d'artistes modernes inspirés des temps préhistoriques, tant du point de vue de la géologie que de celui de l'archéologie, tels, au XIX^e siècle, ceux de Caspar David Friedrich, Paul Cézanne ou Odilon Redon, puis durant la première moitié du XX^e, Alberto Savinio, Max Ernst, Joan Miró, Pablo Picasso, Paul Klee... Quelques artistes minimalistes de l'après-guerre sont également présents, outre Robert Smithson, Robert Morris ou Carl Andre. Parmi les productions contemporaines, Rémi Labrusse commente le film de Pierre Huyghe, *Human Mask* (2014), œuvre mélancolique qui interroge la condition humaine, réalisé après la catastrophe de Fukushima et à Fukushima, où un singe travesti en fillette et portant un masque nô se meut, seul, dans une cuisine de restaurant, à l'éclairage

crépusculaire : cette œuvre sert la réflexion de l'auteur sur l'horizon apocalyptique de notre présent contemporain.

- 4 Les représentations occidentales dans la pensée scientifique, la littérature et les arts de cet objet d'expérience à la fois mentale et sensible qu'est la préhistoire sont explorées chronologiquement en sept chapitres, de la fin du XVIII^e siècle jusqu'à aujourd'hui.
- 5 L'auteur rappelle premièrement que ce n'est qu'à partir du XVII^e siècle que commence à surgir le sentiment d'une profondeur temporelle qui échapperait à la chronologie biblique. À la fin du XVIII^e siècle, le comte de Buffon, inventeur du concept de temps géologiques, se fait le relais de la pensée des Lumières en projetant l'idéal encyclopédique sur la longue durée ; il replace l'homme dans le cadre de son histoire naturelle qui inclut également la formation de la Terre et l'émergence des espèces vivantes. « Abîme des temps », « profondeur du temps », « nuit des temps » sont autant d'expressions employées par le naturaliste qui, fixant dans la langue une expérience collective essentielle, celle du sentiment d'étirement du temps, seront reprises par les romantiques comme Alphonse de Lamartine ou Victor Hugo. Rémi Labrusse retrace ensuite la formation de la discipline préhistorique – la dénomination « préhistoire » apparaissant entre 1830 et 1840 –, grâce à la découverte au XIX^e siècle de nombreux fossiles lors des travaux d'urbanisation liés à la révolution industrielle. Georges Cuvier, fondateur de l'anatomie comparée et de la paléontologie, oppose à l'évolutionnisme naissant les théories fixistes auxquelles il adhère ; son histoire géologique, d'où l'homme est exclu, se définit par une suite de révolutions alternant catastrophes, grandes extinctions et nouvelles créations. Les théories de Cuvier sont la marque de cette période où deux systèmes tentent de cohabiter, l'un encore attaché au dogme religieux, l'autre tourné vers la science positiviste. Le monde préhistorique de Cuvier est celui de la violence, de l'impermanence et de la totale extranéité. L'imagerie et les romans populaires, où des monstres reptiliens s'entredévorent, où l'homme peine à se différencier du singe, se font l'écho de ces recherches. Rappelons également que le XIX^e siècle aime particulièrement les monstres, l'étrange, le fantastique et l'effrayant. Dans l'imaginaire des contemporains, le sentiment de préhistoire était ainsi indissociable du chaos entretenu par la nouvelle modernité industrielle et urbaine. Pour l'auteur, cette métaphore préhistorique, qui se met alors en place, aurait été le symptôme d'une angoisse plus profonde, « celle d'une évolution à rebours [...] qui ferait de la modernité la préhistoire d'une Terre sans les hommes » (p. 45).
- 6 À la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, la préhistoire se dérobe encore à toute approche historique car il demeure impossible d'en faire le récit : les intentions des hommes anciens, leurs mœurs, l'usage et la fonction des figurations et des objets trouvés dans les fouilles demeurent en grande partie inintelligibles et donc libres d'interprétation. S'installe ainsi l'idée d'une continuité existentielle entre l'humanité préhistorique et celle de ce début de siècle. La littérature et les arts se les approprient et en font les thèmes de leurs créations. On utilise le présent primitif, celui des derniers chasseurs-cueilleurs, pour comprendre le passé préhistorique. Préhistoire et ethnologie se mêlent et se côtoient dans les musées. En cette période d'industrialisation, se développe un intérêt particulier pour l'outil et une réflexion sur le travail comme moteur du progrès, comme en témoigne l'Exposition universelle de 1889 où est présentée l'industrie lithique des premiers hommes. La valorisation du travail sert alors la cause préhistorique, et la préhistoire humaine se bâtit progressivement sur l'évolution des techniques. Le préhistorien devient praticien : il retrouve les gestes des

premiers hommes pour reproduire les mêmes instruments, ou les mêmes images, comme lorsque l'abbé Henri Breuil copie au pastel les taureaux d'Altamira. L'auteur évoque la lente reconnaissance, parfois conflictuelle, de l'authenticité des œuvres paléolithiques (pariétales surtout) et de leur valeur artistique, les efforts d'historicisation empruntés à l'histoire de l'art, la patrimonialisation des sites dès le début du xx^e siècle, l'accueil enthousiaste des artistes et la publication par les revues d'avant-garde, *Documents*, *Les Cahiers d'art*, *Minotaure*, de reproductions des œuvres les plus spectaculaires, comme les « Vénus ». Frappée du sceau de l'immémorial, la préhistoire donne aux artistes et aux penseurs de cette première moitié du siècle la possibilité de se confronter à l'expérience d'une humanité ancienne inconnaissable, d'un savoir et d'un art des origines indéchiffrables et pourtant déjà parfaitement accomplis. Quelques artistes et écrivains iront visiter les grottes, expérience bouleversante qu'exprima à sa manière Georges Bataille, dans son ouvrage *Lascaux ou la naissance de l'art* (1955) : « Ces peintures, devant nous, sont miraculeuses, elles nous communiquent une émotion forte et intime. Mais elles sont d'autant plus inintelligibles³ » ; vertige mental et sensoriel qui saisit le spectateur, aujourd'hui encore, produit par la puissance de l'émotion ressentie devant des peintures dont l'extrême fraîcheur contraste inexplicablement avec leur extrême ancienneté. L'émotion est d'autant plus forte qu'est prégnante la conscience de l'affleurement d'un sens, qui demeure en grande partie hors de portée, mais dont les images sont le signe de la présence. Rémi Labrusse nous rappelle que la découverte des grottes ornées, à partir des années 1900, a constitué pour le monde de l'art un « puissant contrepoids aux rêveries apocalyptiques autour de l'idée d'une Terre sans hommes » véhiculée par l'imagerie du xix^e siècle. L'attrance pour le paléolithique allait cependant de pair avec une certaine « anxiété cosmique » (p. 150), dont l'emprise s'étend jusqu'à nos jours, époque de transition, tournant anthropologique majeur que l'auteur analyse dans l'avant-dernier chapitre, intitulé « La fin du néolithique ».

- 7 Le néolithique est une notion ambivalente, paradoxale, à la fois période historique et construction idéale : antithèse de la modernité, il désigne l'enracinement des paysans dans un temps de traditions millénaires, autrefois regardé comme un âge d'or de l'humanité, qu'ont célébré les romantiques puis les premiers ethnographes et anthropologues. Mais le néolithique serait aussi la « cellule mère de la modernité », pour être l'époque d'une première emprise techniciste sur le monde, « dont le présent industriel constituerait non pas la fin mais l'apogée » (p. 196), à la suite de laquelle ne peut advenir qu'un effondrement imminent ou une profonde mutation (p. 199).
- 8 La crainte que cette emprise techniciste ne débouche sur une catastrophe apparaît déjà chez Rousseau et court jusqu'à nos jours : Rémi Labrusse en livre quelques témoignages à partir des écrits de penseurs contemporains, dont des anthropologues, comme Claude Lévi-Strauss bien sûr, mais aussi Marshall Sahlins, Alain Testart ou Philippe Descola. La modernité se place en effet dans la continuité des grands choix spéculatifs opérés au néolithique, où l'homme devient acteur de la domestication intégrale du vivant. Face à la menace d'une catastrophe écologique globale, la fin du néolithique serait alors pensable selon deux modalités dont le contraste est caractéristique du temps présent : « l'apocalypse ou la révolution » (p. 206). Face à un avenir proposant des choix contradictoires aux frontières brouillées, l'auteur opte pour l'horizon révolutionnaire, anti-apocalyptique, et la position subjective qu'un tel choix implique, où entre « devoir faire » et « devoir ne pas savoir quoi faire », « l'angoisse se donne alors comme la seule

forme authentique possible de rapport avec le présent » (p. 209). Le paléolithique deviendrait ainsi pour nos imaginaires contemporains ce que fut le néolithique pour les générations précédentes, et ce qu'il n'est plus : non pas une ère de chaos monstrueux comme au XIX^e siècle, mais un refuge pour l'esprit, un âge d'or hors de l'histoire, et la grotte ornée, le lieu d'une présence indéfinissable qui a, sur le visiteur qui y pénètre, le pouvoir de l'extraire hors de toute temporalité. Le récit fait par l'auteur de sa visite de la grotte Chauvet en apporte une forme de témoignage : il y a dans notre relation à la préhistoire une « attraction affective vers une temporalité sans limites » (p. 9). Le paléolithique est physiquement présent dans notre monde. En ce sens il constitue un refuge que le futur ne peut plus offrir⁴. La forme ancienne de rapport au temps propre à l'époque moderne subirait aujourd'hui une transformation irréversible : nous sommes désormais sortis d'une représentation téléologique de l'histoire.

- 9 Le présentisme de Rémi Labrusse rejoint celui défini par François Hartog comme « un mode inédit d'expérience du temps », qui correspondrait à un nouveau régime d'historicité pour « un monde occidental qui, pendant deux siècles, a marché et fait marcher les autres au futur⁵ » : « l'extension du présent dans la direction du futur donne lieu, soit, de manière négative, à un catastrophisme [...], soit, positivement, à un travail sur l'incertitude elle-même. [...] On “part” du présent et on n'en “sort” pas⁶. » Ce travail sur l'incertitude est celui-là même que propose Rémi Labrusse.
- 10 On regrette que l'auteur ne nous dise presque rien de la manière dont les préhistoriens contemporains conçoivent leur science dans sa relation à l'historicité, alors qu'il a commenté avec précision les théories de leurs prédécesseurs du XIX^e siècle. Son jugement à leur égard est même sévère. Selon lui, notre rapport à la préhistoire, nourri tout à la fois de représentations fantasmatiques et d'un sentiment de proximité physique grâce aux vestiges archéologiques, est déterminé par sa « dimension dialectique ». Celle-ci n'est pas prise en compte par la définition disciplinaire de la science préhistorique qui, écrit-il, devrait prétendre non seulement à une pertinence méthodologique mais également philosophique, à supposer que les préhistoriens consentent à se prêter à une autocritique de leur passion pour l'historicité (p. 12). Il en veut pour preuve la théorie de la *deep history*⁷ qui défend l'idée selon laquelle l'histoire étant une discipline anthropologique, il convient d'y réintégrer celle des paléolithiques compte tenu des récents travaux sur l'évolution humaine : ainsi, ajoute-t-il, « [...] la préhistoire n'en finit pas de susciter un désir de brouillage – à défaut de dépassement – des cadres du temps historique traditionnel [...] » (p. 70).
- 11 En réalité, la question du rapport entre préhistoire et histoire fait débat chez les préhistoriens eux-mêmes, et il s'agit moins d'un « désir de brouillage » que d'un besoin de redéfinition de la discipline au regard des découvertes et révisions constantes des acquis antérieurs. C'est ce que montre Sophie A. de Beaune dans *Qu'est-ce que la préhistoire ?* : ceux qui travaillent sur les périodes de la toute fin du paléolithique supérieur, les plus proches de nous en somme, n'ont de cesse, à l'inverse de ceux qui étudient des périodes plus anciennes, de vouloir les faire reconnaître comme des périodes historiques, dans la mesure où, malgré l'absence d'archives écrites, il est possible de reconstituer en partie des chaînes d'événements⁸. Ainsi, dans les premières phrases du prologue de leur ouvrage *Si loin, si près : pour en finir avec la préhistoire* (2019), Jean-Michel Geneste et Boris Valentin affirment d'emblée : « Ce livre prétend en finir avec la préhistoire [...], dans ses divers rythmes et trajectoires, l'immense histoire humaine forme un continuum. La préhistoire en est une division usuelle et donc

pratique – comme l’ambigu Moyen Âge par exemple – mais totalement arbitraire, elle n’est donc plus à prendre au pied de la lettre avec son préfixe paradoxal⁹ » qui, ayant joué sur l’inconscient, a favorisé la relégation des chasseurs- cueilleurs de ces époques lointaines « dans une sorte de temps figé comme celui des mythes¹⁰ ». Lucien Fèbvre, précisent encore les auteurs, considérait la notion de « préhistoire » comme « l’une des plus cocasses¹¹ ». Mais si, compte tenu de l’absence de données écrites, la préhistoire s’occupe du passé humain à l’aide des outils méthodologiques de l’archéologie, nous dit encore Sophie A. de Beaune, le passé même récent des sociétés dites orales relèverait lui aussi de la préhistoire « non parce qu’il y aurait en elles quelque chose de préhistorique, mais tout simplement parce que l’accès à leur passé nécessite les méthodologies que nous appliquons en Europe aux périodes préhistoriques¹² ». Quoi qu’il en soit, même si dans les restitutions synthétiques proposées au grand public sur les sites préhistoriques, aux Eyzies-de-Tayac-Sireuil ou à Lascaux par exemple, cette volonté d’historicisation du temps paléolithique est nettement affirmée, elle n’obère en rien, lors de l’immersion dans les profondeurs d’une grotte – ou, sur un mode mineur sans doute, face aux objets exposés dans les vitrines –, la possibilité d’une saisie de l’épaisseur anthropologique des images ou de « cette quête d’expérience partagée dans l’épaisseur du temps » (p. 12), que Rémi Labrusse appelle de ses vœux ; et même, comme l’attestent les pages sur Chauvet, celle de l’expérience, intérieure, esthétique, voire bataillienne de cette rencontre.

NOTES

1. L’ouvrage fait écho par son propos et par son iconographie à l’exposition « Préhistoire, une énigme moderne », qui s’est tenue au Centre Georges-Pompidou du 8 mai au 16 septembre 2019, et dont Rémi Labrusse, avec Maria Stavrinaki et Cécile Debray, était l’un des commissaires.
2. Daniel Fabre, « Le dernier des guépards : que partagent l’anthropologie et la littérature ? », *Recherches & Travaux* 82, 2013 : 19.
3. Georges Bataille, *La Peinture préhistorique : Lascaux ou la naissance de l’art*, Paris, Skira/Flammarion 1980 [1955] : 14.
4. Difficile de s’y projeter en effet, car, comme le rappelle le philosophe Michaël Fœssel, « l’image de la fin du monde est devenue plus dramatique aujourd’hui puisqu’elle décrit un processus inéluctable sans renvoyer à aucune espérance » (*Après la fin du monde : critique de la raison apocalyptique*, Paris, Seuil, 2012 : 14). Dans nos imaginaires, le monde clos de la grotte paléolithique entretient avec d’autres contenants tout à fait contemporains, telles les *capsules temporelles*, une relation symétrique et inverse. La grotte est la présence tangible d’un passé très lointain et incertain, la capsule temporelle porte l’espoir d’instaurer une permanence du maintenant dans un futur tout aussi indéterminé. Voir à ce sujet mon article « Capsules temporelles, mode d’emploi. Un antidote pour la fin d’un monde », *Gradhiva* 28, 2018 : 25-48.
5. François Hartog, *Régimes d’historicité : présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil, 2012 [2003] : 17.
6. *ibid.* : 268.
7. Défendue par Daniel Lord Smail, dans son ouvrage *On Deep History and the Brain*, Berkeley, University of California Press, 2007.

8. Sophie A. de Beaune, *Qu'est-ce que la préhistoire ?*, Paris, Gallimard, 2016 : 69-70.
 9. Jean-Michel Geneste et Boris Valentin, *Si loin, si près : pour en finir avec la préhistoire*, Paris, Flammarion, 2019 : 9.
 10. Boris Valentin, « Portrait du préhistorien en historien », *L'Histoire* 420, 2016 [en ligne], disponible sur : <https://www.lhistoire.fr/portrait-du-prehistorien-en-historien> (consulté le 13 mai 2020).
 11. Jean-Michel Geneste et Boris Valentin, *op.cit.* : 257.
 12. Sophie A. de Beaune, *op.cit.* : 26.
-

AUTEURS

MICHÈLE COQUET

michele.coquet[at]cnrs.fr